

ENQUÊTE SUR TROIS PERSONNAGES AYANT TROUVÉ UN AUTEUR, par un critique objectif: l'auteur.

Ayant assidûment fréquenté quelques personnages de série B, Z ou autre lettre (et pourquoi pas de série H ou M, cette dernière présentant le douteux avantage de se situer avec le N au milieu de l'alphabet?) m'est venue l'idée d'enquêter - c'était bien mon tour - sur ces seconds ou troisième couteaux. Que sais-je d'eux *en somme*?

Le premier qui se présente à l'esprit (ou ailleurs, vous faites ce que bon vous semble) est naturellement l'omniprésent (quand il s'absente il se trouve toujours un maladroit pour en parler):

CHOPPARD, OLLEYROY, parfois appelé Ollie, Ollé, Ol, O, ou « le Gros », par son ami de longue date Maurice Octodurien, et « l'Olleybrius » par Allaisien Simonpierre. Possède un deuxième, voire un troisième prénom, qui varient, sans qu'on sache si c'est de son fait ou une inconséquence de l'auteur.

Au physique, nous ne possédons que peu de renseignements, à part le fait qu'il porte lunettes et barbe (couleur, coupe et longueur inconnues) qu'il rase d'ailleurs à la fin de *L'assassinat de Jonas Farigoule*, et qui repousse dans les moments de crise (*D'or, d'azur, de sable et de gueules, L'année où Isidore Ducasse n'était nulle part*). Se contente d'ordinaire d'une moustache consistant en deux traits de crayon gris gras qu'il touche de temps à autre en usant d'une grammaire gestuelle qui reste à interpréter (Allaisien Simonpierre s'y emploie, mais, connaissant le bonhomme, le travail n'est pas près d'être achevé).

Pour ce qui est de sa taille et de sa corpulence, on ne sait rien (sauf qu'il n'est pas gros et ne l'a jamais été, contrairement à ce que laisse entendre le sobriquet attribué par Maurice).

Dans *Brigjos*, on apprend qu'il a eu - sans le savoir - un fils à l'âge de 18 ans. Ce fils étant âgé de 24 ans, ça lui ferait à ce moment-là 42 ans, un peu tôt pour avoir la moustache grise, mais possible - les tracas, qui sait ?

A été marié à une femme dont on ne sait à peu près rien, sinon que, de l'aveu de leur propre fille, Maisie, c'était «une gueyüpe» et qu'elle a toujours refusé le divorce. Abandonnant sa fille dont elle s'était attribué la garde exclusive, elle aurait suivi un coquin à l'Île Bourbon et n'a plus donné signe de vie depuis lors. Il semblerait que le mariage ait finalement été dissous puisque Olleyroy Choppard a pu épouser Josacine Boulbès - fille de Thérèse Boulbès, conservatrice du MAUDIT (Musée des Art Utiles, Décoratifs, In-

dustriels & Traditionnels) et de Faustroldule Dumarçay, patron du bistrot Le Bey Achevé – de laquelle il a eu un garçon, Synthèse. Ils ont également adopté Sara, petite africaine de 10 ans (après *Viandarails*).

De son métier (mais il en a certainement exercé d'autres auparavant), Olleyroy Choppard est écrivain public dans une des cabanes en bois qui ornent le Pont Toussaints (dit « le Bosphore »), boulot qui consiste à écrire des lettres pour les illettrés ou les gens qui ne maîtrisent pas le français, à décoder pour eux des formulaires administratifs, etc, ainsi qu'à expliquer des applications à des analphabètes électroniques et à déboguer leurs ordis en drapeau.

Se veut, en tout, sci-en-ti-fi-que et y parvient jusqu'à un certain point que les autres connaissent mieux que lui-même. Cette rigueur est souvent tempérée par une consommation (parfois lourde) de Kwak et de petite-arvine, sans préjudice d'autres jajas.

Pratique l'investigation en amateur comme une sorte d'hygiène personnelle. Chaque enquête est une parenthèse fêtée dans une vie par trop routinière (c'est du moins la théorie d'Allaisien Simon-pierre, qui n'engage que lui). Lui-même l'explique par le fait qu'il « n'aime pas ne pas comprendre », ce qui ferait de cette activité non pas des vacances, mais un prolongement de son travail d'écrivain public. Les deux versions ne sont peut-être pas antagonistes... à moins qu'elles soient toutes deux fausses. Il a été par ailleurs stagiaire quelques mois, dans un passé indéterminé, chez Vingtoëils, la grande agence de détective d'Ouzonne. Et probablement, plus anciennement, en délicatesse avec la justice.

Est-ce qu'on appelle un « mauvais mari, mauvais père » : il n'hésite pas à abandonner femme et enfants lorsqu'il est sur une affaire. On peut penser que son premier mariage catastrophique a laissé des traces durables en lui. Ainsi, il n'a que très peu vu sa fille entre 2 et

11 ans, trimbalée par sa mère dans différentes bourgades du pays Valdois (et au-delà?), ce qui expliquerait et excuserait en partie son peu d'attachement (du moins apparent) à celle-ci. Et d'un long célibat forcé, il a gardé l'habitude des aventures éphémères - même après son mariage avec Josacine.

Il est assez difficile de dégager sa philosophie personnelle des seize romans dans lesquels il apparaît. Volontiers anar, ça ne l'empêche pas d'éprouver une certaine admiration pour le commissaire Carelle (Estève) et quelques autres flics. Moral, dans le sens qu'il se tient à la sienne, qui n'est pas la morale courante, si tant est qu'un tel monstre existe. En somme, un anarchiste partisan de l'ordre, celui-ci restant à définir. Absolument insensible à la musique et aux arts en général. Conchie les polars que son ami Allaisien Simon-pierre tire de leurs aventures, en les romançant (ce qui est son principal grief, mais pas le seul).

Ce papillon épinglé, suit immédiatement l'*Autre* dont le prénom commence opportunément par un A :

SIMONPIERRE, ALLAISIE : Binoclard comme le précédent. Plutôt grand, minçolet voire maigre. Porte moustache et mouchet sous la lippe (couleur inconnue). Signe distinctif (depuis *Part à trois*) : un trilobite rosâtre en relief sur l'arrête du front, à droite, résultat d'un contact nocturne brutal avec une roche fossilifère, qui le fait parfois souffrir et qu'il masse avec précaution.

On n'en sait pas plus sur son physique.

Fume, parfois la pipe sans doute pour se donner un genre. Bois de préférence du gingembre chaud (le matin), du thé et du café. A un faible pour l'alcool et la liqueur de joubarbes. Quand il est en compagnie d'Olleyroy Choppard descend, souvent excessivement, de la

Duvel et de la petite arvine, et tous vins et alcools qui se présentent.

Collectionne les épiphanies, les vistemboires et occasionnellement d'autres saloperies. Contrairement à Olleyroy Choppard, lit beaucoup, est amateur de musique (certains genres : blues, doo-wop, klezmer, rembetika, fado, jazz...) et de peinture (jusque vers 1960, après...)

Vit de l'écriture de scénarios de mangas, traduits, illustrés et publiés au Japon, si bien qu'il ne les reconnaît pas lorsqu'il en reçoit les justificatifs (de plus, il trouve les dessins très laids). Il semble envisager sereinement que son boulot ne soit guère, en définitive, qu'une couverture pour les Yakusas. Curieusement, ni Choppard ni lui n'ont jamais tenté le moindre début d'enquête sur ce sujet. Les détectives amateurs sont plus près des cordonniers que des psychanalystes qui doivent passer en analyse.

A diversifié ses activités en écrivant des polars qui sont d'abord édités en traduction sicilienne à Palerme (faut-il y voir également un lien indirect avec une organisation criminelle?) avant d'être traduits en français et dans d'autres langues. Être un «écrivain dans l'ombre» lui convient parfaitement et il estime les traductions françaises meilleures que ses textes originaux. Excès de modestie? On ne sait. Sa grande affaire, c'est la peinture, qu'il pratique en secret et que seules sa femme, sa fille et l'ami Degaulle N'Drangheta, peintre lui-même et de grand talent, connaissent.

Originaire de La Chaille (dans le nord d'Ouzonne), ayant passé son enfance et son adolescence aux Sablières (dans l'extrême ouest de la ville), il a fait ses études au Lycée Jules-Bezançon et, pendant trois ans, au Collège de 'Pataphysique, dans la Ville-Haute, ce qui fait de lui un villhautier de raccord, plus fanatiquement attaché aux Six Paroisses que s'il y était né, comme Olleyroy, entre autres. Il s'inté-

resse passionnément à l'histoire et à la géographie de la Ville-Haute, les trouvant « prodigieuses » - et la ville « toujours surprenante et inattendue ».

Il est également sur divers sujets une « encyclopédie vivante », dont on ne peut que déplorer qu'elle n'ait jamais été reliée et dont les cahiers sont toujours en désordre, ce qui est, paraît-il, le défaut premier des autodidactes, études ou pas.

Avant de gagner sa croûte comme scénariste de mangas, a probablement exercé d'autres petits boulots dont on ne sait rien.

On le dit rêveur, chimérique, confus et parfaitement illogique, ce qu'il réfute. Sait d'ailleurs raisonner, logiquement ou non, quand il le faut, et se montrer parfaitement réaliste, même si c'est par éclipses. Se reconnaît « de l'intuition », ce qui agace prodigieusement Olleyroy. Il n'en reste pas moins qu'une de ses activités favo-

rites consiste à glander dans les rues d'Ouzonne - il appelle ça « rô-daiiller » - à la recherche d'il ne sait quoi.

A épousé la dessinatrice-illustratrice Marcelle Bijdoftaux dont il a eu une fille, Rachilde, « jeune adulte », ce qui lui ferait 45 ans minimum, sans doute plus. Il serait donc plus âgé qu'Olleyroy, pourtant il paraît souvent le moins mûr des deux. Maurice Octodurien ne l'a-t-il pas surnommé « Gamin », ou « Galopin » ?

On ne sait pas de quand au juste date son amitié avec Olleyroy Chopard. Dans *Un jaloux ne peut pas gagner*, ils s'ignorent et même se méprisent à distance. Dans le roman suivant *Marquise, etc.*, ils sont amis, semble-t-il depuis longtemps, si ce n'est toujours. Il y a là un mystère, ne cherchons pas à le pénétrer.

Il possède une chatte, Marquise, puis deux, trois, quatre chats. Ce bestiaire est complété à partir de *Roman policier mexicain* par une chèvre noire nommée Bérangère qui loge sur la terrasse de son

appartement des Cent-Portes, laquelle chèvre participe aux enquêtes. Enquêtes avec lesquelles Allaisien Simonpierre entretient des rapports plus qu'ambigus. D'abord enthousiaste - lui non plus « n'aime pas ne pas comprendre », mais « comprendre » recouvre peut-être pour lui une autre signification que pour Choppard-, il s'en lasse assez vite, même si elles lui fournissent la matière première de ses polars, (il apprend d'ailleurs très rapidement à s'en distancier, préférant travailler d'imagination).

Ne participe bientôt plus aux enquêtes que pour dépanner Olleyroy - ou tel(le) autre ami(e) - tout en soupçonnant ce dernier de l'embobiner avec toute la mauvaise foi dont il est capable (mais lui-même, sur ce plan, n'est pas en reste), ce qui est parfois exact et parfois non - il lui arrive de se prendre aux pièges de ses propres motivations.

Si je n'ai rien oublié - et je ne le crois pas-, on conviendra que c'est assez mince. Songez que ces deux personnages étalent leur quasi-néant au long de 16 romans, soit plus de 4200 pages ! C'est beaucoup demander au lecteur lambda et à la patiente lectrice. On a traité des personnages de roman de fantoches, de pantins, d'ectoplasmes, pour moins que ça. Que ça leur arrive, ce serait bien fait pour leurs pieds. (Mais on peut aussi considérer, en suivant le *Tao-Té-King* - et un grand nombre de proverbes bantous, s'ils ignorent la roue, ne disent pas autre chose - que c'est le vide du centre de la roue qui lui permet de tourner.)

Je ne dis rien de leur amitié, si souvent rappelée, y compris par eux-mêmes, qui est un monstre, une chimère dont on se demande de quoi elle est faite. Ectoplasme, elle aussi ? Convention ? Peut-être bien. Si l'on assiste à leurs fâcheries, ruptures et engueulades ; si elle sert de moyen de pression, affectif ou intellectuel, ou d'excuse ; si

les calculs les plus mesquins ne lui sont pas étrangers ; si elle est souvent un poids (surtout pour Allaisien, mais il est plus expansif, Olleyroy pense certainement la même chose sans le dire), on n'assiste jamais à leurs rabibochages qui doivent être, en bonne logique, égaux +1 à leurs ruptures. On me rétorquera (j'entends *on* d'ici) que c'est leur affaire et que ça ne nous regarde pas - comme si nous savions de quoi nos amitiés sont faites ! Soit. J'en prends bonne note et réserve celle que je décerne à l'auteur.

Si c'est misère ce qu'on peut dire des deux personnages prétendument principaux de ces romans peupoliciers, il n'en va pas de même avec l'incontournable troisième :

CHOPPARD, MAISIE. Là, la matière nous submerge. Aussi le chercheur sachant chercher cherchera avant tout à se précautionner en ne tenant aucun compte de ce que cette charmante - n'en doutons point, à ce stade - créature dit d'elle-même (ni de ce que rapportent les autres), elle est par trop fantasque. Elle voit, vit et montre des facettes d'elle-même qui n'existent peut-être que dans son imagination, qu'on peut gober ou non. Son être intérieur est si déployé, exposé, qu'il n'est plus qu'une carapace dont elle se revêt (avec complaisance?).

Comme son père, elle se veut scientifique, mais la science, pour elle, n'est peut-être qu'une branche de la littérature, des arts en gé-

néral et, qui sait? de l'art de vivre en particulier. Parlez-lui de rigueur scientifique, elle invoquera, péremptoirement, la nécessaire souplesse scientifique.

Elle est née à Ouzonne des amours (déjà orageuses?) d'Olleyroy Choppard et d'une ... (voir plus haut), ville qu'elle quittera vers l'âge de deux ans pour des campagnes haïes (elle hait les haies) où les seuls êtres humains tolérables seront les vaches, les cochons, les ânes, les lapins et autres comestibles. Elle regagnera Ouzonne par ses propres moyens (*la Maisyssée* reste à écrire), affamée, et son père, à l'âge de onze ans (à la fin de *Marquise*, etc.). On la verra à douze ans, puis à treize, âge auquel apparemment elle a décidé de se maintenir et il semble bien que, jusqu'ici, elle y a réussi. Ce qui devrait poser à l'auteur un sacré problème dont rien ne nous dit qu'il est conscient: est-elle la seule à ne plus grandir (ou vieillir), les autres autour d'elle

continuant comme devant? Ou, par sa décision, a-t-elle aboli le temps? (Pourtant les saisons continuent à se succéder.)

Et, ce faisant, ne s'aperçoit-elle pas qu'elle rend impossible son plus cher désir, celui d'intégrer - comme « tonton » Allaisien jadis - le Collège de 'Pataphysique, qui ne prend d'étudiants qu'âgés de plus de 18 ans? Mais Maisie n'est pas à une contradiction près, elle s'en nourrit. (Et puis il ne s'agit peut-être que d'une occultation temporaire (!) du temps. Ayant décrété que les âges de quatorze à dix-sept ans étaient imbéciles, n'a-t-elle fait que le crisper sur treize avant de passer d'un bond soudain à dix-huit? - C'est ce qu'on verra ou ne verra pas.)

Elle semble avoir toutes les qualités et tous les défauts, dans des proportions hautement variables. Intelligente (sans être surdouée, surtout pas!), vive, s'intéressant à tout, d'un enthousiasme prompt à se lasser aussitôt l'objet saisi, courageuse, travailleuse, mais aller-

gique à l'école et à toutes contraintes extérieures. Plus douée pour étudier « sur le tas », elle a été mise au bénéfice d'un enseignement différencié par sa prof de l'École Très-Secondaire de Sainte-Bévue, la vénérée M^{me} Tuyard, Françoise, au Fort-Monjol, site de fouilles archéologiques, où la rejoindra, venue d'une autre école, Léa Vishnitz, sa première et seule copine.

Insupportablement bavarde comme nombre d'ados de sa génération (serait-elle *aussi* ordinaire?), volontiers péremptoire. Emmerdesse et enjôleuse. Volontaire. Soupe-au-lait et va-te-faire-foutre, pas méchante au fond (mais en a-t-elle un?), pleine de questions qu'elle pose et qu'elle laisse en plan et bourrée de certitudes qui ne tiennent pas la route et dont elle change à vue sans aucun complexe.

Avec ça, sincère et menteuse à la fois, faux-cul s'il le faut, dissimulatrice, fourbe, perverse à l'occasion, et tout cela en toute innocence, bien sûr. Etc. etc. N'en jetez plus, elle déborde de vie.

Pour ce qu'on en sait (peu), ses rapports avec son père sont étrangement distants. C'est son « dab », son « daron », certes, va ! elle ne le hait point (elle le préfère en tout cas à sa gueyüpe de mère), mais n'est-ce pas seulement à la manière d'un jouet dont elle a été privée ? Est-ce vraiment pour être auprès de lui qu'elle est revenue à Ouzonne (cet autre personnage, « centre - les modestes disent « un des » - du monde connu », ne l'oublions pas) ou tout simplement pour avoir un toit et être nourrie (elle a un féroce appétit et pas que de boustifaille) ? Elle le considère avec quelque condescendance, en inversant les rapports traditionnels parent-enfant - « il est grand maintenant, il faut qu'il apprenne à être indépendant de moi », dit-elle.

De même avec Allaisien : elle l'a avunculisé (alors qu'ils n'ont pas de lien de famille) et lui fait bien sentir que c'est une grâce qu'elle lui accorde, grâce qu'elle peut lui retirer si tel est son bon plaisir. Al-

laisien, sans doute pas totalement dupe - mais va savoir, avec eux quand on ouvre un tiroir on a toutes les chances de tomber sur un autre tiroir et ainsi de suite (et un petit tiroir peut en contenir un grand) - s'est laissé faire. Mieux, il lui a retourné la grâce - un brin forcée - de se l'anniécer. Ces liens familiaux mutuellement consentis n'empêchent pas Maisie d'essayer de vampirer « l'avuncule de (s)on cœur » plus souvent qu'à son tour, mais jusqu'à présent il n'est jamais tombé dans son panneau, les ligues bien-pensantes peuvent continuer à trembler, mais qu'elles ne s'avisent pas de japper.

Ces deux-là se comprennent souvent à demi-mot, malgré les phrases qui sont là pour meubler, et parfois pas du tout. S'ensuivent des bouderies de part et d'autre, reproduisant celles entre le tonton et le daron, mais ici les réconciliations, les pardons, sont la plupart du temps exprimés, ou alors ce n'était que feinte soupe à la grimace, « pour l'ambiance » et la beauté du geste.

Il est possible, mais cet aspect n'est pas développé, que Maisie fasse un peu peur à son père qui se demande quel est cet être qu'il a engendré - car, curieusement, à aucun moment il ne doute qu'il en est le géniteur (pourtant...). Peut-être y a-t-il entre eux une indéniable ressemblance physique ?

Puisque nous en sommes à ce chapitre, voyons ce qu'on en connaît. Pas grand'chose (tu m'étonnes, Gastonne) : cheveux châtain mi-longs, yeux marron, grandes pelles et dents du bonheur, voilà pour «le visage le plus intéressant du monde», comme aurait dit D.A. F. de Sade. Taille moyenne pour son âge, bien proportionnée, le mollet galbé au tour qu'elle fait volontiers admirer, le poignet fin, des fesses de mouche (ce qui n'a rien de péjoratif, à l'entendre) et des nibards discrets, quasiment «en réserve de la République», mais présents, contrairement à sa copine Léa qui est gaulée comme un I-pod. À l'en croire elle aurait le pied menu et bien cambré.

On voit que l'auteur ne craint pas de solliciter l'imagination de ses lecteurs, au risque qu'ils s'y fassent une tendinite.

Maisie s'habille au décrochez-moi-ça, mais elle a des poussées de coquetterie, pas seulement vestimentaire. Dans ses manières, peut se monter aussi bien grossière que délicate et raffinée, selon l'humeur (variable) et les circonstances (changeantes). Ainsi, son langage. Elle est, en apparence, nature, mais ce n'est peut-être qu'une ruse de plus, elle n'en est pas avare.

S'intéresse de multiples façons aux enquêtes tonton-daronesques, parfois par le trou de la serrure, en parallèle, en s'y immisçant ou en y étant invitée, avec Léa ou sans elle, etc. Elle parviendra même à se faire offrir une enquête rien que pour elle par Allaisien (*L'année où Isidore Ducasse n'était nulle part*).

Cela dit dans le désordre - avec elle il ne saurait en aller autrement-, je m'arrête, car on n'en finirait pas, et puis, à décortiquer cette crevette, je risque de me laisser pygmalionifier.